



Artistes – Paule Groleau – Patrick Sueur
Compagnie de Théâtre et Danse



CE QUE J'APPELLE OUBLI - Laurent Mauvignier

Mise en scène : Paule Groleau

Comédien : Patrick Sueur

Musicien : Bruno Legrand

Lumière : Marc Audonnet

Durée du spectacle : 1 heure environ

Dans un supermarché, un homme vole une canette de bière, ou plutôt la boit sur place. Quatre vigiles surviennent, le saisissent, le conduisent dans la réserve, le rouent de coups, il en meurt.

Ce fait divers est survenu en 2009 à Lyon. Tout est banal, lamentable, nul. Les protagonistes sont des plus ordinaires. Tout est convenu, c'est cela qui fait sans doute le plus mal : chaque élément de ce fait divers est neutre : le type qui boit la canette, les vigiles qui l'arrêtent, le lieu, le moment... et pourtant la conjonction de ces éléments, leur dynamique, entraîne et déchaîne une barbarie assassine.

L'auteur ne raconte pas, ni n'explique, il n'instruit pas non plus, il dit ce qui se refuse à toute compréhension, à toute saisie philosophique, judiciaire, politique ou esthétique.

Une phrase unique court sur 60 pages. Elle commence ouvrant sur une conjonction laissant penser qu'il s'est passé quelque chose en amont. : « et ce que le procureur a dit, c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu ». Et voilà, nous sommes engagés, acteur ou spectateur, dans le mouvement de cette phrase, de cette histoire, celle d'un homme qui est mort pour si peu.

Le narrateur s'adresse au frère de la victime. Il en était assez proche, il semblerait.

Laurent Mauvignier fait la critique acerbe de la froideur de notre monde. Dans cette langue si singulière qui est la sienne, il parvient à redonner souffle au pauvre mort anonyme, et peut être à consoler son frère, ou nous-mêmes, dans cet immense besoin de fraternité qui est le nôtre.

L'auteur

Laurent Mauvignier est né en 1967. Il publie son premier roman « Loin d'eux » aux éditions de minuit, en 1999. Depuis, tous ses textes sont publiés chez le même éditeur. Une langue qui tente de mettre des mots sur l'absence et le deuil, l'amour ou le manque, comme une tentative de vouloir retenir ce qui nous file entre les doigts, entre les ans.

Note de mise en scène

Il y a, comme ça, des pages à couper le souffle. Des phrases qui ont beau être longues, elles portent en elles le rythme de la coupure, des reprises de souffle par celui qui raconte, qui dit. La forme du texte, une unique phrase, interminable, qui engage le jeu d'une façon radicale. D'une manière âpre, sans concession, dans sa beauté et dans son émotion. La langue de Mauvignier rend le texte très sensuel, mais aussi, violent, lascif, agressif et malsain.

Nous avons voulu que la musique, une guitare électrique, s'empare du sujet, s'imbrique dans le jeu de l'acteur et entre dans cette phrase, dans ses modulations.

Faire entendre ce texte absolument et faire comme le dit l'auteur advenir quelque chose de notre écoute, dans le double sens du mot : écouter et être à l'écoute. S'ouvrir, esthétiquement, politiquement, à quelque chose de la fraternité.

Nous voulons porter ce texte à la scène sur un plateau nu, et dire l'engagement et la révolte qui participe à la vie, refuser le silence et la faculté d'oubli de notre mémoire collective.

Lieu(x) de la représentation

Ce spectacle peut bien sûr se voir sur une scène de théâtre conventionnelle, mais imaginer aussi une représentation publique dans un espace privé, il y a une pertinence au dispositif. Celle d'apporter par le lieu un écho à l'essence du texte qui s'adresse au frère de cette victime, à l'impuissance d'une famille, à l'aveuglement d'une société, mais avant tout à notre indifférence.

Nous sommes « ces gens, les voisins, ceux qui votent, qui parlent, ceux-là même qui l'ont ignoré ou méprisé en le tuant à petit feu tous les jours ».

La pièce se jouerait dès l'entrée dans les lieux, entre les discussions de convenances que le public reprendrait peut-être dès la fin du spectacle ! Mais l'émotion que procurera ce texte résonnera encore bien après aussi forte et percutante que nos capacités à regarder si vite ailleurs.

Paule GROLEAU et Patrick SUEUR